

la pensée prend le large. Un anarchisme de tous les jours, ce n'est pas un anarchisme au jour le jour.

Sans recettes, sans appel à la mobilisation ou à l'organisation, ces textes peuvent néanmoins trouver une traduction immédiate dans la pratique. L'écologie, les femmes, la guerre, les ordinateurs sont des thèmes rebattus, précisément parce qu'ils sont présents dans nos vies de tous les jours, qu'ils nourrissent nos peurs et nos fantasmes, nos espoirs et nos actions. Lorsque l'aventure est celle de la liberté, la vie est ardente, la nature vivace, la pensée agile, les femmes et les hommes rebelles.

Grains de sel et graines d'anarchie, les textes qui suivent, si dissemblables que paraissent leurs propos, entendent contribuer au changement social. A un changement social si radical qu'il s'agit de le penser dans toutes ses dimensions, sous toutes ses facettes. Bien malin qui saura dire laquelle est la plus importante, laquelle est la plus féconde. La liberté de l'esprit permet l'aventure de l'espèce.

Marianne ENCKELL

L'ANARCHISME DE TOUS LES JOURS

par

Roberto AMBROSOLI

Les voies de l'anarchie, comme celles du ciel, sont infinies. Du moins en ce sens que les points de départ et les parcours à travers lesquels les individus arrivent au choix libertaire sont multiformes, polychromes (1). L'un provient du marxisme et l'autre du christianisme. Il y a celui qui a sublimé un besoin émotif de rébellion et celui qui a subi la fascination rationnelle de la vérité. Celui qui a cherché la connaissance dans les livres et celui qui a vu la lumière dans l'atmosphère passionnée d'une assemblée. Celui qui voulait trouver des frères avec lesquels partager son humanité, et celui qui a entendu l'appel de l'aventure intellectuelle, celui qui a relevé le défi de la transgression sociale, celui qui a relevé le défi de la transgression de l'histoire, celui qui simplement a refusé l'horizon étroit de la banalité quotidienne, du bon sens suffocant. Il y a de tout. Les compagnons qui militent depuis longtemps, ceux qui se surprennent toujours plus souvent à citer leurs propres souvenirs et ont en tête une vaste galerie de « types » anarchistes rencontrés et connus, en conviendront. Les raisons pour lesquelles « on devient anarchiste » sont aussi nombreuses que les nuances de la nature humaine : chacun a son « histoire » personnelle, unique, d'une certaine manière différente de celle de n'importe qui d'autre.

(1) Malgré une certaine prétention de généralisation « métahistorique », par ailleurs non approfondie, l'objet de ce texte est (inévitavelmente) l'anarchisme qui m'est le plus proche, à savoir surtout celui de l'après-guerre à aujourd'hui, en partie transmis par les compagnons plus âgés que j'ai connu, en partie vécu personnellement.

Pourtant, malgré l'extrême diversité de ces histoires, elles ont en commun un aspect qui les rend toutes semblables, et là aussi ceux qui fréquentent le plus assidûment le mouvement anarchiste peuvent apporter leur témoignage. Le choix libertaire apparaît très rarement déterminé, ou nettement influencé, par un contact avec ceux qui ont déjà fait un tel choix, par la rencontre physique, pour ainsi dire, avec des anarchistes en chair et en os. La rencontre est presque toujours une rencontre entre les problèmes, les exigences, les aspirations, les drames de l'individu, et les idées anarchistes, sous forme de livres lus ou de paroles entendues. Mais il est rare, extrêmement rare, que quelqu'un décide de sauter le fossé psychologique qui sépare la norme de la domination de l'exception de l'anarchie grâce à l'exemple d'un personnage, à la fascination exercée par un vécu réel pris comme modèle. Cela arrive, et souvent, seulement *après* que le fossé ait été sauté : alors, le rapprochement de personnes que le hasard ou la chance ont permis est important pour déterminer l'évolution de notre « être anarchiste », les buts et les directions de notre action, de notre pensée. Mais avant, au moment donc de faire ce choix général et radical d'un camp (même s'il est souvent confus, incertain ou temporaire), chacun de nous a été seul, et a pris solitairement sa décision, en confrontant ce qu'il savait de l'anarchisme avec les problèmes de son propre monde intérieur. Chacun devient anarchiste « par lui-même ».

L'observation peut paraître banale. Aux questions qu'elle pose implicitement, on est certainement tenté de répondre que les anarchistes, les malheureux, sont si peu nombreux qu'il ne peut leur être reproché leur incapacité à présider en personne à chaque conversion, à chaque nouvelle adhésion. Et d'autre part cette situation a trouvé une sorte de sanction idéologique, dans l'imaginaire classique du militant : le but de l'action politique n'est pas de charmer les esprits de nos interlocuteurs, mais plus honnêtement de leur fournir du matériel de réflexion, les idées justement, que chacun évaluera et élaborera librement, pour les faire — ou non — siennes. Tout ceci avec la conviction, plus d'une fois ouvertement déclarée, qu'un peu d'anarchie loge dans chaque individu et qu'il revient aux anarchistes surtout le socratique devoir de la mettre en lumière. Mais même en admettant que les choses soient effectivement ainsi, comment ne pas relever l'absurde situation d'un mouvement qui, d'un côté fait reposer presque toute espérance de succès

dans la diffusion de son patrimoine théorique, et d'un autre, simultanément, accepte de laisser une telle diffusion « au hasard », à savoir à la rencontre fortuite de la graine des idées éparses dans le vent et du coin de terre fertile d'une personnalité en crise ? Il ne s'agit pas ici de se reprocher le petit nombre de nouveaux adeptes que nous réussissons à conquérir, imposé par la modestie des ressources que nous avons à disposition. Il s'agit, en revanche, d'admettre que notre action est menée de telle manière qu'il n'est possible de demander aucune vérification *directe* de son efficacité : des mille graines que nous jetons, nous ne sommes pas en mesure de savoir combien prennent racine, trois, trente ou trois cents. Cela parce que l'enracinement ne dépend pas uniquement de la robustesse de la graine (et certes les nôtres sont très solides, capables de vaincre les rigueurs de mille hivers), mais aussi de la fertilité du terrain sur lequel elle tombe, de la « disponibilité » des personnes qui entrent en contact avec nos idées. Et c'est sur cette disponibilité que nous n'avons pas encore appris à avoir de l'influence : il ne suffit pas d'être de prodigieux semeurs pour être de bons paysans.

En d'autres termes, ce qui amorce le processus qui porte à adhérer à l'anarchisme est rarement l'attraction induite sur tel ou tel individu par l'anarchisme lui-même, une poussée « à modifier sa manière de penser » exercée sur les consciences ; plus fréquemment, c'est un mode *endogène* de ces consciences, lié aux problèmes intérieurs de la personne. Les « idées » anarchistes (l'éthique de l'égalité et de la liberté, et le projet organisationnel qui y est lié) sont « passives » face aux individus : entre la simple connaissance de ces idées et l'adhésion, il y a un vaste espace à combler, et l'initiative d'une telle opération est laissée toute entière à l'interlocuteur, lequel devra trouver en lui-même (s'il le veut et le peut) les raisons pour l'accomplir.

Le processus qui porte un être humain à faire sien un credo politico-social n'est pas un raisonnement de type mathématique, dans lequel froidement se vérifie une thèse à partir d'une série d'hypothèses données. Ce qui « convainc » n'est pas simplement la « force des arguments », mais aussi la capacité de l'argumentation d'être en harmonie avec la *Weltanschauung* de l'interlocuteur, avec son image générale du monde et de lui-même, à l'intérieur de laquelle le credo politique doit trouver une place. Fournir les raisons de l'adhésion à une idée, donc,

signifie fournir aussi une sorte de « cadre » dans lequel insérer cette idée même, ou encore faire référence à un cadre pré-existant.

Ce dernier n'est certainement pas possible pour l'anarchisme qui, à la différence de toutes les autres doctrines présentes « sur la place », doit tenir compte, plus encore que des doutes « scientifiques » concernant la validité de sa propre solution, de la diffusion d'une image du monde entièrement fonctionnelle à la domination. Mais si les anarchistes doivent laisser à leurs interlocuteurs la tâche de sortir d'une telle image, d'en inventer une autre capable d'accueillir en son sein la conception d'un monde sans esclaves ni maîtres, alors cela signifie qu'ils n'ont pas de conception profonde et réfléchie à opposer à celle régnante, ou qu'elle est trop imprécise et superficielle pour pouvoir constituer une alternative.

Ce que l'on cherche à mettre en évidence ici ne concerne pas les difficultés techniques de communication, ni n'est un appel à maquiller plus soigneusement les contenus de l'action propagandiste afin qu'ils soient plus susceptibles de séduire le public. La séduction, qu'il doit y avoir, bon sang ! n'est pas exercée simplement par le projet d'organisation sociale, mais par l'approche culturelle plus générale dont le projet fait partie, une vision du monde justement, capable d'entrer en compétition avec la vision dominante, et pour cette raison, de postuler la nécessité du changement social.

Ce que l'on cherche à mettre en évidence ici, c'est donc la présence, au sein du mouvement anarchiste, d'une sorte de *difficulté de transmission culturelle*, due non à la particulière surdité des interlocuteurs, mais à des carences de la culture que l'on entend transmettre. La constatation faite précédemment de « l'absence » des anarchistes « en chair et en os » face aux processus de maturation libertaire des personnes, est un des symptômes de cette difficulté, et il s'explique par le manque d'une philosophie de l'existence en mesure de contenir, de... justifier, harmonieusement et cohéremment, une proposition aussi « anormale » que la nôtre. Tout anarchiste « réel », chacun de nous, avons-nous dit, est devenu anarchiste « par lui-même », à travers un processus tout à fait personnel, irrépétable, non automatiquement généralisable. Il n'existe donc pas dans le mouvement anarchiste (compris comme l'ensemble des anarchistes « réels »), une conception uniforme de la vie, mais beaucoup de conceptions différentes unifiées seulement par l'aboutisse-

ment idéologique commun, beaucoup de justifications différentes du choix libertaire qui n'entrent pas en conflit réciproque (mais ça arrive parfois) seulement grâce à un travail collectif de refoulement, travesti en respect pour la « vie privée » de chacun. A l'intérieur du mouvement anarchiste, de fait, en particulier dans les mouvements européens de l'après-guerre et depuis lors, peu d'attention a été prêtée traditionnellement à la réflexion sur les conceptions existentielles possibles, sur leur diversité admissible et sur leur coexistence, avec la conviction implicite que n'importe quelle conception est valable pour autant qu'elle mène à l'anarchie (2). Et on arrive ainsi au fait qu'est toujours offerte aux interlocuteurs une proposition politique pratiquement dépourvue de culture autonome, parce que l'on considère qu'il est suffisant de s'en remettre, à sa place, à l'espoir que, dans les plis de la culture dominante, quelqu'un réussisse à trouver — on se demande comment — la manière de concilier l'aspiration à l'anarchie avec un imaginaire issu de la domination.

Tout bien considéré cependant, il n'est pas complètement exact d'affirmer que les anarchistes n'ont pas de conception existentielle commune. Beaucoup, du reste, se seront irrités à la lecture des lignes précédentes, et m'auront accusé, dans leur cœur, d'attribuer aux compagnons une connotation de « raisonneurs », sans cœur ni sang, sans ces rapports interpersonnels intenses qui, comme on le sait, existent et lient étroitement les membres de la « tribu », et témoignent par là de l'existence d'un même sens de la vie, jusqu'à la vie un peu misérable de tous les jours. C'est vrai. Mais il n'est pas dit que ce « sens de la vie » ait les caractéristiques appropriées pour résoudre les problèmes de transmission culturelle qui nous affligent.

Au-delà de la multiplicité des modèles existentiels, ce qui réunit tous les anarchistes, et fait qu'ils se sentent unis malgré la diaspora de la vie quotidienne, c'est la *militance*. C'est une opinion diffuse à l'intérieur du mouvement qu'il n'y a pas d'autre façon d'être anarchiste que de « faire l'anarchiste », c'est-à-dire de s'engager concrètement dans une activité relative à la diffusion des idées, quel que soit le champ choisi, antimilitarisme,

(2) Cette critique ne concerne pas la pensée anarchiste individualiste, en particulier celle d'un E. Armand. Cette pensée cependant n'a exercé qu'une influence extrêmement modeste sur l'évolution de l'anarchisme contemporain et n'a pas produit, de toute façon, une « tradition » anarchiste de réflexion existentielle.

anarchosyndicalisme, etc., et l'instrument adopté, tractage, action exemplaire, édition, ou tout autre. Et dans la très grande majorité des cas, même aujourd'hui alors que la crise du mouvement fait surgir doutes et tentations de repli sur la vie privée, l'anarchiste réel reste un militant. Peut-être un peu moins actif qu'il y a dix, vingt ans, un peu plus inconstant dans l'engagement, un peu moins convaincu et optimiste. Mais pourtant toujours, au fond, un militant. Il est difficile que l'être anarchiste soit vu comme attitude mentale qui soit sa propre fin, sans que soit ressenti le besoin de « concrétiser » une telle attitude d'une certaine manière, simplement manuelle ou franchement intellectuelle. Il semble qu'on puisse être communiste, ou démocrate-chrétien, ou génériquement marxiste et d'autant plus génériquement chrétien, en ne faisant rien d'autre que déclarer son propre credo de temps en temps, au bistrot ou dans un bureau de vote. Et le choix de l'engagement actif dans ces cas se présente comme un « en plus », positif mais non indispensable. Pour pouvoir se déclarer anarchiste, au contraire, la « preuve d'amour » de la militance a toujours été une *conditio sine qua non*.

Au-delà des nuances et des diverses interprétations historiques, cette attitude de militance est présente dans tous les mouvements anarchistes, transmise avec soin à travers les générations et les frontières. C'est le ciment qui, peut-être plus encore que les idéaux communs, a soudé et soude les individus, homogénéisant entre eux l'hétérogénéité un peu folle des motivations de départ, transformant un ramassis de gens poussés par mille *drives* différents en un peuple, minoritaire et marginal mais uni, à sa manière. La militance anarchiste est quelque chose de complètement différent de celle qui se fait à l'intérieur d'un parti politique traditionnel. L'absence de véritables structures hiérarchiques, mais surtout l'extrême morcellement des organisations, la variabilité de l'interprétation théorique, l'absence de « plans » généraux d'intervention, la nécessité d'inventer et de réinventer continuellement l'action politique (éléments typiques, en bien ou en mal, de notre mouvement), tout cela enlève à la militance anarchiste tout caractère purement technique, de « service », et exalte les caractères d'implication personnelle, de choix existentiel. Le militant anarchiste n'entre pas dans une structure qui lui assigne des fonctions coordonnées à d'autres, qui lui demande, en somme, de faire « une part » d'un certain travail général. Le faire des anarchistes

est décentré, pulvérisé, individuel. Et également improvisé, instantané, imprévu. Les règles de la militance de parti sont celles, purement « organisatives », de la division du travail. Les règles de la militance anarchiste sont au contraire infiniment plus complexes. Elles concernent les rapports entre les individus, la valorisation de la responsabilité, le poids des différences théoriques, les droits des minoritaires et les obligations des majoritaires, la valeur des engagements souscrits, le désaccord, la solidarité, l'indépendance, l'honnêteté et la rectitude, etc., etc., etc.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur la description des particularités de la militance anarchiste. Qui est expert en « nos affaires » n'a pas besoin d'approfondissements ultérieurs et qui ne l'est pas... qu'il fasse confiance. C'est un fait, de toute façon, que la militance anarchiste, par ses caractéristiques, se prête à la représentation d'un modèle existentiel ; elle a donc en elle une culture de la vie originale et consciente. La réflexion qui loge derrière la complexité des habitudes, des rites, des cent formalismes apparents, derrière les décisions soigneusement pesées, derrière l'appréciation obstinée de telle ou telle attitude, est une réflexion attentive, minutieuse, qui s'efforce de répondre à tous les problèmes de l'existence (vécue en tant que militant, bien entendu) au point de devenir une éthique du comportement individuel. Non une éthique tout à fait parfaite, admettons-le. Mais par sa « capillarité », par sa volonté de prévoir toutes les situations possibles, elle peut facilement prendre l'aspect d'une philosophie de l'existence quotidienne. Plus encore, par sa cohérence tendancielle avec les principes généraux de l'anarchisme, elle se prête à être accueillie comme la réalisation concrète de l'idéal, l'unique réalisation possible dans l'ici et maintenant. La militance est le « lieu » où les anarchistes mettent en pratique leurs idées, où ils ont l'occasion de *vivre quotidiennement en anarchistes*. C'est, je crois, la conséquence psychologique de l'adhésion généralisée à « l'activité politique » de la part des hommes et des femmes qui ont embrassé l'anarchisme, « ...*l'amante mia a cui diedi braccio e cor* ».

Il pourrait sembler avoir découvert l'eau chaude, si la découverte ne se prêtait à quelques considérations ultérieures. La militance n'absorbe pas en elle tous les aspects de la vie quotidienne. Au-delà de l'importance qu'elle peut avoir dans l'imaginaire individuel, au-delà de *l'identité* que les personnes

réussissent à trouver en elle, l'ici et maintenant est fait non seulement de manifestations publiques, d'affichages nocturnes, d'assemblées et ainsi de suite, mais aussi de beaucoup d'autres choses impitoyablement différentes : travail plus ou moins plaisant, loyers à payer, maladie et accidents, amours, grossesses, disputes, décès, jeu, mauvaise humeur, affections, aisselles transpirantes, heurs et malheurs de la vie. Excusez, si je me suis laissé aller au fil de la plume. Mais c'était avec le désir de représenter d'une certaine manière l'hétérogénéité et multiplicité extrême des problèmes que chacun doit affronter quotidiennement. Pour être plus synthétique, on pourrait dire qu'au dehors de la sphère occupée par la militance, il y a les rapports avec le « monde », celui, pour nous comprendre, de l'exploitation, de l'inégalité, de la domination. Et ce ne sont pas des rapports de peu de poids, car ils sont susceptibles d'un remarquable conditionnement de l'existence de chacun de nous.

En somme, si la militance n'absorbe pas en elle tous les aspects de la quotidienneté, la philosophie de la militance n'est pas suffisante pour *vivre*. Ce qui équivaut à dire que *l'identité* individuelle trouvée uniquement dans la dimension militante est une identité incomplète, qui ne fournit aucun critère efficace pour régler nos rapports avec l'ample sphère de l'existence qui ne concerne pas « l'activité ». C'est une identité qui tient debout seulement à condition d'accomplir un grand travail de refoulement, feignant d'exister seulement en tant que membre du peuple des anarchistes et pas aussi (comme c'est le cas en fait, qu'on le veuille ou non) comme participants actifs du peuple des exploités et des exploités. Certes, il y a des anarchistes qui réussissent à porter jusqu'à ses conséquences extrêmes un tel travail de refoulement (et peut-être que chacun de nous, dans son cœur, a désiré parfois être capable d'en faire autant), parvenant à minimiser à tel point les rapports avec le « monde extérieur » qu'il réussit à croire vraiment que ces rapports sont insignifiants, si bien que la dimension militante en devient géante au point de constituer véritablement *l'unique* dimension existentielle. Mais ce sont des cas rares. Pour la plupart, quelle que soit l'efficacité du travail de refoulement (quel que soit, donc, le degré d'illusion atteignable), l'existence se mène personnellement sur un double rail, d'une part la militance, avec ses règles et sa rassurante cohérence, de l'autre le reste, ce qui demeure extérieur à la militance, avec *ses* règles, conflictuellement incohérentes par rapport aux idées professées.

Dangereuse schizophrénie. Dans les moments « heureux », quand les tensions sociales offrent de nombreuses occasions d'expression à l'esprit militant, le refoulement semble avoir du succès et le docteur Jekyll réussit à ignorer le mister Hyde qui cohabite avec lui. Mais quand la paix sociale, le reflux, la restauration vident les locaux, minimisent les possibilités d'intervention, quand, en somme, le militant se retrouve « sans travail », alors mister Hyde réapparaît avec son rictus repoussant, avec son incommode et envahissante présence. Que faire dans une telle situation ? C'est le problème actuel. Beaucoup succombent, et comme saint Pierre abjurent le Jekyll avec lequel peu de mois auparavant ils s'étaient identifiés. D'autres, pour vaincre Hyde, pour le renvoyer dans les limbes de l'oubli, ferment les yeux face à la crise, continuent, imperturbables, à réciter le scénario du militant sans peur et sans reproche, même si l'auditoire est distrait et que les répliques font toujours plus fiasco. Mais la schizophrénie reste, quelle que soit la partie victorieuse. Et elle compromet l'existence même du peuple des anarchistes, parce qu'elle le place dans l'alternative soit de disparaître, soit de réduire sa propre « identité ethnique » à un folklore pour touristes. Ce qui, en définitive, revient au même. La solution n'est pas de décider qui doit mourir, Jekyll ou Hyde. Elle est de trouver la façon de les tuer tous les deux.

Les tuer tous les deux. C'est une boutade à effet, qui demande une explication. Je ne veux pas proposer la disparition de la militance anarchiste, du travail pour diffuser l'idée, pour l'approfondir, la doter de soutiens théoriques plus solides et convaincants. Il ne s'agit pas non plus de souhaiter déraisonnablement l'abandon de la société réelle, une certaine forme de fuite vers des rivages plus propices, purs et authentiques (lesquels du reste ?). Nous ne voulons pas nous occuper ici, comme il a été déjà dit, des aspects « techniques » de réalisation du projet libertaire. Nous marchons ici sur le terrain, très accidenté et glissant, de l'imaginaire, de la philosophie existentielle, de la recherche d'une identité humaine dans l'anarchisme.

Une telle identité ne peut se trouver uniquement dans la militance, parce que cela signifierait feindre que le « monde » est entièrement renfermé à l'intérieur du mouvement anarchiste, ce qui n'est pas le cas. D'un autre côté, la soumission passive à l'identité que la société de la domination nous fournit pour pouvoir vivre (ou survivre) n'est pas non plus acceptable. L'individu anarchiste a besoin de retrouver son *unité*, une image

de lui-même qui lui permette simultanément d'être cohérent avec ses propres choix politiques fondamentaux et de *vivre* cette cohérence dans l'existence de tous les jours, sans séparations schizophréniques. Une philosophie existentielle donc, qui nous donne la façon de vivre en anarchistes, non dans un ghetto psychologique de notre construction, mais dans la réalité de l'unique lieu actuellement possible, celui de la société de domination.

Attendez, je vous prie, avant de liquider cet argument par une hâtive référence à la vieille diatribe entre « personnel » et « politique », de bonne mémoire. Diatribe dans laquelle, du moins dans son acception la plus courante, la prééminence souhaitée du « personnel » sur le « politique » n'était rien d'autre que l'extension au premier des valeurs du second, l'invitation à ne pas limiter le champ de la cohérence militante à l'activité politique au sens restreint. Ici au contraire, nous faisons remarquer l'inadéquation d'une semblable « militantisation » de l'existence, qui laisse de toute façon hors de ses possibilités de détermination une « tranche » du moi exposée à l'influence de l'imaginaire dominant.

Et attendez également avant de me faire noter (tabou anarchiste de grande puissance) que des rapports libres et égaux ne sont pas réalisables dans ce monde esclave et hiérarchisé. Je ne parle pas de réaliser l'anarchie, mais de la *vivre*, d'adopter un « style » existentiel qui réussisse, bien que subissant les servitudes imposées par la société de domination, à témoigner de l'aspiration à la liberté et à l'égalité dans une dimension plus large et complète que celle de la militance. Un « style » qui soit, pour ainsi dire, l'expression des valeurs anarchistes (anarchistes, et non militantes) dans la vie quotidienne, non pas tellement entre anarchistes mais dans les rapports avec ceux qui ne sont pas anarchistes. Un style qui rende « tangible », aux sens de qui nous entoure, la différence de notre être par rapport au leur.

Les anarchistes n'ont pas encore, quoi qu'on en dise, un tel style. Nous avons toujours confié à la militance, et à rien d'autre, le devoir de témoigner (de nous témoigner) de notre différence. Confiance mal placée cependant, parce que la militance (toute militance peut-être, mais en particulier la militance anarchiste) est plus un témoin à charge qu'un témoin en notre faveur, aux yeux des non anarchistes. C'est un choix qui est facilement confondu avec le fanatisme, s'il est privé de ses

justifications théoriques et psychologiques. Il faut être déjà anarchiste pour l'apprécier : en soi, le « spectacle » de la militance est un véhicule on ne peut plus pauvre de valeur communicative. Comme on le faisait remarquer au début, il est rare qu'elle serve à catalyser le rapprochement de quelqu'un dans un sens libertaire, quand elle ne sait pas se justifier à l'intérieur d'une philosophie existentielle plus complète, d'une vision alternative du monde.

En vérité, il n'est pas tout à fait exact de soutenir que les anarchistes n'ont pas leur style de vie propre en dehors de la militance. Chacun de nous, je crois, ressent l'ennui d'une vie « normale » où ses convictions idéales ne réussissent pas à se refléter, et s'efforce par conséquent d'élaborer quelque chose à quoi attribuer le devoir de recomposer l'unité de son propre moi d'anarchiste : le choix d'un travail qui, plus que d'autres, lui semble « libre », un attitude de « fierté » avec ses proches, l'expression d'un esprit anarchiste de rébellion, indompté, ou à l'inverse, une disponibilité particulière à accorder son aide solidaire, ou encore, une façon « libertaire » d'éduquer ses enfants, ou autre chose. Tous plus ou moins nous nous efforçons de donner à notre vie, à une part importante de cette vie, une organisation significative du point de vue anarchiste, qui permette de se dire : « Là, je ne suis pas seulement un militant anarchiste, je suis un *être humain anarchiste*. » Ce qui constitue un motif de satisfaction pour moi qui écris, parce que cela signifie que la recherche d'un anarchisme qui ne soit pas exclusivement « politique » n'est pas une lubie de mes quarante ans, mais une exigence plus généralement partagée.

Mais pourtant, ces façons de vivre l'anarchie, précisément en tant qu'interprétations personnelles d'une philosophie existentielle anarchiste, ne sont pas « exportables », elles n'ont pas la vigueur suffisante pour se proposer à l'extérieur comme une alternative généralisable. Elle ne sont pas une *culture* anarchiste de la vie, mais seulement le témoignage de l'effort accompli pour en inventer une. Leur « cohérence » avec les principes anarchistes, ou mieux leur capacité d'exprimer les principes anarchistes, de les représenter comme quelque chose d'actualisable dans l'ici et maintenant, est toute psychologique : chaque individu réalise ce qui correspond à sa propre image particulière de l'être anarchiste, dans la mesure de ce qu'il *croit être* propre à l'être anarchiste. En dernière analyse, cela n'est que le reflet de ces parcours multiformes et polychromes dont il était ques-

tion au début, de la diversité des motivations pour lesquelles on devient anarchiste. Que cherchent, sur le plan strictement humain, les personnes dans l'anarchisme ? Mille choses différentes, et elles s'efforcent donc de réaliser mille choses différentes.

Dans cette diversité des motivations et des réponses, on ne peut reconnaître, pour l'instant, aucun élément commun, permettant de tracer une liaison univoque entre la proposition socio-politique acceptée d'un commun accord et un principe informateur général des choix existentiels. En d'autres termes, si tous cherchaient dans l'anarchisme une chose identique, même vague et très générique, l'on pourrait être tenté de conclure que l'anarchisme, existentiellement, est cette chose, même vague et très générique. Mais si tous cherchent dans l'anarchisme des choses différentes, qu'est-ce que l'anarchisme, existentiellement ? Toutes ces choses différentes, pratiquement tout et le contraire de tout ?

Je ne me sens pas de répondre que oui. Non seulement parce qu'une solution fondée uniquement sur l'acceptation d'une situation de fait paraît un peu trop simple, mais surtout parce qu'une telle solution nous maintiendrait dans le *statu quo* actuel, nullement positif. Laisser à la « libre » interprétation individuelle l'identification d'une philosophie anarchiste peut aussi apparaître comme très libertaire, mais cela signifie toujours confiner l'anarchisme dans une dimension exclusivement politique. Cela signifie attendre, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, que ce soit les individus qui se rapprochent de l'anarchisme, et renoncer à la tentative de porter l'anarchisme vers les individus, en le leur offrant comme choix de vie avant même l'anarchisme comme projet d'organisation sociale. Cela signifie en fait admettre que l'anarchisme, en tant que tel, n'est pas et ne peut pas être une philosophie existentielle. Ce qui, disons-le encore une fois, signifie également confier au hasard la croissance et le développement de l'esprit libertaire. Il est donc nécessaire pour sortir de l'impasse que soit trouvée la manière de réunir dans le corps d'une unique conception, robuste et ample, les différentes interprétations personnelles. Un principe informateur, justement, qui existe « avant » l'approche endogène des personnes vers l'anarchisme, quelque chose qui se pose comme expression consciente, en terrain existentiel, des valeurs implicites à la proposition socio-politique et non comme simple expression « primitive » des problèmes intérieurs des individus

isolés. Quelque chose par conséquent qui, loin de demander aux individus d'oublier leur spécificité, leur unicité, donne à de telles spécificités et unités un *sens*, et au nom de celui-ci offre l'alternative d'une façon différente de concevoir l'existence. Pas tout et le contraire de tout, pas la somme arithmétique des différences, mais un ensemble dans lequel la différence cesse d'être synonyme de laceration, conflit, abus ou renoncement, et trouve l'harmonie d'une justification.

Mais est-ce que l'anarchisme est en mesure de fournir un tel ensemble ? Est-il possible d'étendre les valeurs de sa proposition socio-politique au point de la transformer en proposition existentielle ? Et est-il possible de donner à une telle proposition l'ampleur de compréhension complète qui semble nécessaire ?

Je ne peux pas répondre. Une semblable opération requiert un effort collectif de réflexion dont il n'est pas possible de postuler pour l'instant les résultats, sinon en termes de pur et simple optimisme ou pessimisme. Mais je suis convaincu que de son succès dépend l'avenir de l'anarchisme, qu'il demeure dans le ghetto de la marginalité ou qu'il en sorte. Et je suis également convaincu que l'anarchisme a en lui les « germes » de la solution, quand bien même il n'aurait en ce moment aucune solution, même vaguement esquissée. Parce que, à bien y regarder, la très ambitieuse prétention à une philosophie de la vie qui ne soit pas seulement « une parmi d'autres », mais celle capable de les « contenir » toutes, se justifie uniquement à l'intérieur d'un espace symbolique dont la *liberté* est le centre. C'est la liberté qui donne un « sens » à la différence, en la rendant complémentaire de l'égalité. Et c'est l'anarchisme qui a fait de l'aspiration à la liberté le pivot de sa construction théorique. Une philosophie existentielle qui pose le problème de la cohérence anarchiste en cherchant à transcender la dimension des interprétations particulières ne peut être qu'une philosophie de la liberté.

Une conception existentielle basée sur une philosophie de la liberté ne serait pas un simple « savoir vivre » anarchiste, une série de normes de comportement et d'attitudes formelles, mais bien une façon totalement « autre » d'interpréter la réalité environnante et soi-même dans cette réalité. Ce serait l'offre d'une *nouvelle* identité, pour ceux qui en cherchent une, mais aussi pour ceux qui estimeraient ne pas en avoir besoin : la confrontation entre l'imaginaire de la domination et celui de la

liberté ne serait plus, comme maintenant, une confrontation théorique entre ce qui est et ce qui pourrait être, mais une confrontation concrète entre deux manifestations différentes de l'existant. Et les anarchistes auraient cessé d'attendre, dans leurs sous-sols, qu'un déviant éprouve le désir de les connaître, mais ce serait eux, comme tels, au milieu des gens, qui provoqueraient, inciteraient à la révolte, subvertiraient jour après jour, avec le spectacle de leur propre différence d'êtres humains.

Une philosophie de la liberté est cependant encore trop lointaine pour pouvoir engendrer, dès maintenant, une philosophie existentielle. Parce que les anarchistes, qui posent pourtant la liberté au sommet de leur échelle de valeurs, ont d'elle une image encore imprécise et donc de faible proposition. Nous réussissons seulement à voir la liberté comme « absence de contrainte », et cela n'est pas suffisant pour *vivre la liberté*. Nous avons beaucoup réfléchi, et réfléchissons encore à présent sur les manières de vivre *en* liberté, mais la réflexion qui nous attend dès à présent est une autre, elle concerne les *contenus* de l'existence libre : dans quelle mesure le choix programmatique de la liberté conditionne-t-il les autres choix qui peuvent être faits, quelle « induction » de valeurs engendre l'acquisition de la liberté comme valeur principale ? En dernière analyse, qu'est-ce que la liberté ?

(Traduit de l'italien par Pierre Porre)

VIVRE L'ANARCHIE

OU « LITTLE IS ANARCHIC »
OU « POUR UNE THEORIE DES GRAINS »

par

Roger DADOUN

La formule « vivre l'anarchie » est inépuisable ; elle est à la fois d'une aveuglante simplicité et d'une complexité affolante. Simple, elle l'est, si elle rappelle simplement qu'il convient de mettre en accord théorie (anarchie) et pratique (vivre) ; qu'il faut tenter de vivre selon son idéal, de le faire entrer dans sa vie quotidienne, dans son activité de tous les jours. Mais c'est là, on ne le sait que trop, ce à quoi prétendent toutes les théories — et c'est, trop souvent, une chimère. La complexité d'un « vivre l'anarchie » réside dans l'énorme surcharge de sens que comportent ces deux termes. D'abord, il convient d'en saisir, phonétiquement, la nuance polémique : on y entend en effet, pour l'en distinguer, un « vive l'anarchie », cri, clameur, slogan, éclat ponctuel — tandis que le « vivre » indique la longue durée, un destin continu et discret censé se poursuivre jusqu'à la mort. L'usage de l'infinitif « vivre » renvoie par ailleurs — et c'est probablement l'indication essentielle — à des termes prescriptifs qui le commandent : on doit « vivre l'anarchie », il faut tenter de « vivre l'anarchie » ; toute une éthique y est contenue implicitement — l'éthique anarchiste elle-même. Mais c'est une éthique qui se polarise, en l'occurrence, autour du « vivre », c'est-à-dire qui privilégie une certaine acception de la notion de vie : celle qui lui accorde une valeur intrinsèque, immanente ; il y a dans la formule « vivre l'anarchie » comme l'écho d'un immanentisme, d'une sorte de sacralisation de la vie, qui relève